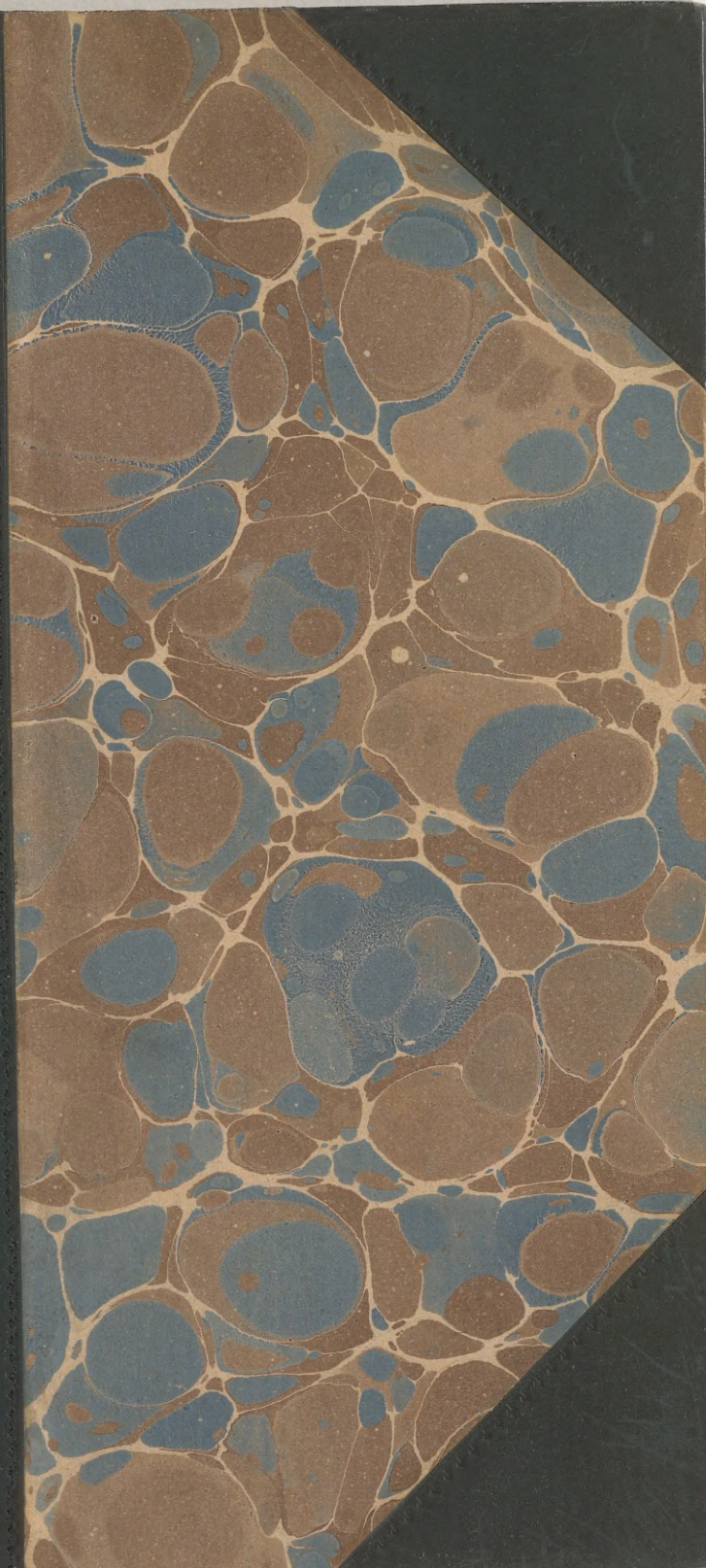
H-A
L4/14
31827.e.1



316

EDWARD AND MARIANNA
HERON-ALLEN.
JULY, MD.CCC.XCI.

31827.e.1
82 E
R.C.M. London

NOTICE HISTORIQUE

SUR

J.-B. VIOTTI,

PAR M. MIEL.

(EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, TOME XLIX.)

NOTICE HISTORIQUE

SUR

J.-B. VIOTTI.

VIOTTI (Jean-Baptiste), un des plus grands violonistes qui aient existé, et le chef de l'école moderne du violon, naquit à Fontaneto, près de Turin, en 1755. Dès l'âge le plus tendre, il reçut du célèbre Pugnani, son compatriote, les premières leçons de son art. Son extrême vivacité repoussait le travail; néanmoins ses progrès furent rapides, comme il arrive toujours quand l'éducation rencontre un germe heureux. Dans son enfance, il était souvent appelé aux environs de Turin pour jouer des solos à l'église. A l'âge de douze ans, il traversa la France pour se rendre à Londres, avec son maître, et entrevit les deux contrées où devait s'écouler la plus grande partie de sa vie. De retour à Turin, il apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire; mais une sorte d'instinct lui faisait deviner la science. De très-bonne heure, comme Mozart et Haydn, il montra ce qu'il serait un jour; à quatorze ans, il avait composé un concerto dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style (1). Pugnani lui ayant proposé de parcourir avec lui le nord de l'Europe, il quitta de nouveau sa patrie pour accompagner son maître; il était âgé d'environ vingt-deux ans. Les deux voyageurs, passant par Ferney, se présentèrent chez Voltaire. L'académicien Chabanon s'y trouvait. Grand amateur de violon, il procura aux virtuoses l'accueil le plus honorable. On fit de la musique. Pugnani et Viotti exécutèrent ensemble des duos. La figure grotesque du premier, ses manières bizarres, quelquefois même la dureté de son jeu, contrastaient avec l'élégance du second et faisaient encore ressortir ses qualités brillantes. C'était donc au jeune Viotti que Voltaire adressait toujours la parole, et à chaque éloge qu'il lui donnait, il ne manquait jamais de l'appeler *Célèbre Pugnani*. Cette méprise réitérée blessa tellement l'amour-propre du vrai Pugnani, que toutes les fois qu'on parlait devant lui de Voltaire, il disait : *Votre*

(1) C'est le concerto en *la* majeur, le premier qu'il ait composé; mais il est gravé sous le nº. 3.

Voultaire, il est oun bête, il ne sait faire qué dé trazédies. Les artistes piémontais séjournèrent quelque temps à Genève. Douze concerts hebdomadaires y occupaient chaque année la saison d'hiver; des musiciens étrangers, appelés exprès, concouraient à l'intérêt et à l'agrément de ces réunions. On avait fait venir de Paris Imbault, un des meilleurs élèves de Gaviniès, pour tenir le premier violon. L'arrivée inattendue des deux Italiens fit partager cette distinction entre Imbault et Viotti, qui alternèrent; depuis lors, ces deux musiciens furent toujours amis. Pugnani et son élève visitèrent presque toutes les cours du Nord. A Varsovie, le roi de Pologne eut pour Viotti mille bontés recherchées; il le menait à ses parties de chasse et l'associait à tous ses plaisirs. En Russie, Catherine les combla de grâces. Viotti laissa son maître à Pétersbourg, se rendit à Moscou, visita plusieurs autres villes russes, et après cette tournée, qui fut lucrative, il vint rejoindre Pugnani. A son retour, il fut atteint d'une maladie grave, qui le retint dans son lit pendant un an. Dès qu'il fut rétabli, les deux artistes allèrent à Berlin, où Jarnowick était en possession de la faveur publique, dans un temps où le vrai goût musical n'était pas encore bien connu. Il y eut concert chez le prince royal de Prusse. Jarnowick et Viotti se trouvèrent en présence. Celui-ci exécuta un concerto qu'il venait d'achever, sans préparation, sans répétition, et après avoir passé la journée à copier les parties. Il fut au-dessous de lui-même. Jarnowick s'en aperçut et se confondit en louanges ironiques. Mais Viotti fut vengé à l'instant même; Jarnowick resta court au milieu d'un de ses rondos les plus connus, et l'artiste outragé alla sur-le-champ exprimer à son rival sa profonde admiration. Ce persiflage, qui était loin du caractère bon et sensible de Viotti, n'était ici qu'une juste représaille. C'est à Berlin que le maître et l'élève se séparèrent. Pugnani retourna à Turin; Viotti se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il parut pour la première fois au *Concert spirituel*, en 1782. Ses débuts furent brillants; mais quoique les voyages eussent déjà éclairé et mûri son goût, il était encore bien éloigné de ce fini d'exécution qu'il sut acquérir depuis. Quant à ses compositions, elles ne furent pas appréciées d'abord à leur juste valeur; elles étaient trop mâles et trop substantielles : mais le vrai beau reprend toujours ses droits. On reconnut bientôt que la mélodie de Viotti, pour n'être ni vulgaire ni recherchée, n'en était pas moins de la mélodie; on rendit justice à ces traits naturels, dessinés sur un chant noble et pur; on comprit ce qu'il y avait d'intérêt dans une ordonnance musicale qui n'était que le développement d'une pensée unique. Le concerto devint ce qu'il doit être, expressif, pathétique, majestueux, grandiose, et ce genre de musique fut fixé pour jamais. Ainsi l'honneur de cette création appartient à Viotti, qui au reste n'avait fait que remettre en vigueur le système des anciens; car les Grecs divisaient la musique, relativement à ses effets sur l'ame, en *tranquille*, *active* et *enthousiastique*, caractères qui répondent aux mouvements *adagio*, *moderato* et *presto;* or la réunion de ces trois styles dans un même cadre peut seule offrir cet ensemble de beautés qui permet au talent de déployer toutes ses ressources, et à l'art d'établir toute sa puis-

sance (2); tant il est vrai que dans les choses de goût, quelle qu'en soit la nature, il faut toujours revenir à l'antiquité. En moins de dix années, les ouvrages de Viotti se répandirent dans toute l'Europe. De ce moment, les futilités qui faisaient tourner la tête aux *dilettanti* d'alors furent anéanties. La vogue de Jarnowick et de ses imitateurs n'était que de l'engouement : elle passa bientôt; la célébrité de Viotti dure encore et durera toujours. « Les productions du » génie, dit Baillot, ont en elles un » principe de vie qui garantit leur » durée, ou plutôt, qui leur assure » une existence éternelle (3). » Viotti ne se fit entendre que pendant deux ans aux concerts spirituels; dès la troisième année, il renonça à cette arène : voici à quelle occasion. Un jour de la Semaine-Sainte, où il avait joué avec son habileté ordinaire, il y avait peu de monde dans la salle, et les auditeurs restèrent froids. Le lendemain, un violon médiocre, dont le nom n'a pas même survécu, se présente avec un concerto de sa façon, l'exécute à sa manière, et enlève l'auditoire. Les transports furent tels, qu'on redemanda le rondo. Ce ne pouvait être là qu'un caprice du public; mais lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'art, Viotti n'entendait pas raillerie. Il ne reparut plus, et l'amitié seule put, dans de rares occasions, le faire sortir de sa retraite (4). D'ailleurs, il demeura lié avec tout ce qu'il y avait de distingué dans les plus hautes classes. A cette époque, beaucoup de grands seigneurs avaient un orchestre et des concerts réguliers dans leur hôtel. Soit amour de l'art, soit ostentation, ils attachaient à leur musique, par des traitements, les artistes fameux. Ce genre de luxe était à-la-fois utile et honorable. On citait, entre autres concerts, celui du prince de Guéméné. Un défi eut lieu entre Viotti et Berthaume, à qui tiendrait le premier violon à l'hôtel Soubise; le titre de chef d'orchestre était ambitionné. Berthaume possédait toutes les qualités d'un talent solide, mais il n'était pas doué de cette étincelle du feu sacré qui les vivifie ; Viotti l'emporta. Il avait, dans son jeu comme dans son style, quelque chose de si grand et de si imposant, que les plus habiles tremblaient en sa présence. Mestrino s'était fait à Paris une célébrité méritée; sa prodigieuse facilité d'improvisation et l'originalité de ses préludes lui avaient procuré une réputation que personne n'a fait oublier depuis. Viotti ne se montrant plus, tous les succès étaient pour Mestrino. Il assista à une matinée musicale chez celui-ci, et fut invité par lui de la manière la plus aimable à jouer un morceau. Mestrino n'eut pas plus tôt pris le violon qu'un trouble involontaire le saisit ; la plus grande partie de ses moyens fut comme paralysée : il balbutia, et fut médiocre. On pourrait rapporter plusieurs exemples de cet ascendant extraordinaire, dont les effets étaient quelquefois fort embarrassants pour Viotti lui-même. Il avait établi les matinées musicales dans l'intérêt de ses élèves. Là, tous les dimanches, on exécutait des quatuors, des quintetti, et le maître offrait à un auditoire de son choix les prémices de ces concertos, auxquels la magie de son

(2) Voir l'article *du Mouvement*, et l'article *du Génie de l'exécution*, dans la *Méthode de Violon du Conservatoire*, par M. Baillot.

(3) *Notice sur J.-B. Viotti.*

(4) Entre autres, pour les fêtes données à l'occasion du mariage de M. de Chauvelin avec Mlle. de Boullongne, fille du fermier-général qui était ami de Viotti; le talent du grand artiste répandit sur ces fêtes le plus vif éclat.

jeu ajoutait tant de beautés. Être admis à ces séances était une faveur, et cette faveur était fort recherchée, quoique tout se passât sans appareil, dans le modeste appartement d'un artiste, ou plutôt, de deux artistes, Viotti et Cherubini, qui l'habitaient ensemble; mais le génie en avait fait le sanctuaire des Muses. Ils logèrent tous deux sous le même toit pendant six ans. On a vu, depuis, le virtuose dédier un de ses concertos au compositeur (5), et le compositeur se complaire à arranger pour le piano un œuvre de trios de son ami (6), gage mutuel et touchant d'un attachement presque fraternel. Viotti n'était fait que pour les arts. Nous allons le voir engagé dans une entreprise, moitié artielle, moitié financière, qui ne tarda pas à compromettre son repos et sa fortune. En 1786, Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, obtint, par la protection de cette princesse, le privilége de l'Opéra italien. Sa bonne étoile ou son bon jugement lui fit jeter les yeux sur l'homme le plus capable de faire réussir ce genre de spectacle. Il s'associa Viotti, qui, devenu l'ame de l'entreprise, y plaça les fonds qu'il avait rapportés de l'étranger. On vit alors arriver à Paris la meilleure troupe de chanteurs italiens qu'on eût encore entendue, et qui, pour l'ensemble des talents, n'a jamais été égalée. Viotti l'avait lui-même choisie, et il avait confié à Puppo, excellent violon, la direction de l'orchestre. Les bouffons jouèrent d'abord aux Tuileries, sous la dénomination de *Théâtre de Monsieur*. La cour étant venue habiter le château des Tuileries, ils se transportèrent à la foire Saint-Germain. Ils s'établirent enfin dans la salle de la rue Feydeau, construite exprès et sous la direction de Viotti. Ils y jouèrent, concurremment et à tour de rôle, avec l'Opéra français et la Comédie. Le nouveau spectacle ne prospéra point. Le moment était malheureux : la révolution éclatait. L'administration du théâtre fut culbutée par l'émigration de la plupart des actionnaires. Ruiné par cette catastrophe, privé par les événements d'une modique pension dont l'infortunée reine venait de récompenser son zèle, mais de laquelle il ne toucha pas même le premier paiement, et qui lui devint fatale à cette époque de proscription, en faisant figurer son nom sur le Livre Rouge, Viotti tourna ses regards vers l'Angleterre. Il partit pour Londres, en 1792, dans la vue de recommencer une carrière qu'il avait trop tôt abandonnée. Dans cette crise de mauvaise fortune, il connut à Londres une famille honorable, qui lui fit goûter les douceurs de l'amitié la plus intime, et dont il partagea, pendant trente ans, la destinée. La constance en amitié est un des traits distinctifs de son caractère. Les concerts d'*Hanover-Square* furent la lice dans laquelle il parut (7). C'est là qu'il développa cette belle suite de concertos désignés par les lettres de l'alphabet. Il y joua même un de ses duos avec Dragonetti, qui faisait le second violon sur la contre-basse; le résultat n'avait pas l'unité de deux

(5) C'est le concerto en *la* mineur, Lettre *B*.
(6) C'est l'œuvre 17.

(7) Ces concerts étaient l'objet d'une souscription particulière. Salomon, habile violon de Londres, les dirigeait. Il en donnait vingt dans le cours d'une année, et pour les mettre en réputation, il y appelait les plus grands artistes de l'Europe, compositeurs ou exécutants. Cette entreprise avait beaucoup de rapport avec nos anciens concerts spirituels, et il est à regretter, dans l'intérêt de l'art, que nous n'ayions plus rien de semblable.

violons; mais la précision d'exécution était telle, qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. Pendant son séjour à Londres, Jarnowick s'y trouvait aussi; et comme depuis la scène de Berlin, la célébrité de Viotti était devenue colossale, son antagoniste en ressentait un dépit extrême. Ils se rencontrèrent un jour chez un amateur. Après quelques moments d'un silence froid et composé, Jarnowick n'y tient plus; il aborde Viotti brusquement, et lui dit : « Il y a long-temps que je vous en veux; vidons la querelle : apportons nos violons, et voyons enfin qui de nous deux sera César ou Pompée. » Le cartel est accepté, et Jarnowick fut véritablement le Pompée de cette nouvelle Pharsale; mais il ne perdit pas courage, et il s'écria : « Ma foi, mon cher Viotti, il faut convenir qu'il n'y a que nous deux qui sachions jouer du violon. » Intéressé dans l'administration de l'Opéra italien de Londres, Viotti en dirigea lui-même l'orchestre jusqu'à son départ d'Angleterre. Il s'intéressa aussi dans un commerce de vins. C'était un singulier parti pour un homme que l'imagination dominait, et qui était beaucoup plus sensible à la poésie d'une vendange qu'au produit d'un vignoble. Aussi quand les affaires auraient dû le retenir à Londres, il partait pour la campagne; il y passait des mois entiers, se créant une vie active à sa manière. Il se livrait à tous les travaux et à tous les exercices champêtres, jusqu'à monter sur les arbres, qu'il taillait avec toute la dextérité possible. Il s'associait aux plaisirs des paysans, se mêlait à leurs danses, et prenait quelquefois le violon du ménétrier. Tantôt il s'établissait dans un bosquet, sous une charmille, et malgré le peu de résonnance du lieu, il y faisait de la musique pendant des heures; tantôt il partageait les études et les jeux des enfants. La seule spéculation convenable à un homme de cette trempe était sans doute de rendre tributaire de son talent l'Europe qui l'admirait. N'est-il pas étonnant en effet qu'à une époque où les secousses politiques n'avaient pas encore bouleversé les fortunes, et où il n'y avait que quelques noms autorisés à voyager avec succès, cet ami de l'indépendance n'ait pas consacré cinq ou six années de son âge mûr à l'acquérir par d'utiles voyages? l'artiste et l'art en auraient également profité. Viotti ne vit que fort tard l'Italie, où il se rendit par la Suisse. Le dévouement de l'amitié entra pour beaucoup dans cette détermination; il crut pouvoir servir des amis dans la peine, et il se mit en route; mais il garda l'incognito. L'envie troubla son séjour en Angleterre; on réussit à le faire passer pour suspect; on transforma en artisan de discordes publiques le plus modéré et le plus tolérant des hommes. Ainsi que la plupart des cœurs généreux, Viotti avait applaudi aux premiers projets de réforme; adopté par la France, il partageait les espérances que la France avait conçues; l'amour de la liberté s'allie bien avec l'amour des arts. Mais Viotti n'avait rien à gagner à un bouleversement; la reine lui voulait du bien, et quoique peut-être il n'eût pas à se louer des grands, qui lui avaient promis plus qu'ils ne réalisèrent, il n'avait pas non plus à se plaindre d'eux; d'ailleurs, aucun ressentiment ne pouvait entrer dans cette ame sans fiel. La jalousie seule aurait pu envenimer les deux traits suivants, qui sont bien connus? En 1790, il donna concert chez un de

ses amis, député à l'assemblée constituante, dont le logement était plus que modeste. D'éminents personnages devant y être invités, celui-ci avait eu l'idée de prendre un autre local; Viotti s'y opposa, et voulut que la réunion eût lieu dans l'appartement du cinquième étage. *Soit*, dit le député, *assez long-temps nous sommes descendus jusqu'à eux; aujourd'hui, c'est à eux de monter jusqu'à nous.* La reine, qui aimait la musique, voulut un jour entendre Viotti à Versailles. Toute la cour était rassemblée. Déjà l'artiste avait joué les premières mesures du solo, lorsqu'il entend causer autour de lui assez haut pour en être troublé. En tout autre lieu, il aurait pu, comme Corelli, faire ses excuses d'interrompre la conversation; mais là, une telle leçon n'était pas permise. Viotti recommence le morceau. Au retour du solo, nouveaux chuchotements, nouveau bruit. Viotti met son violon sous son bras, plie son cahier et sort. Des deux anecdotes, l'une est presque étrangère à Viotti, le mot piquant n'étant pas sorti de sa bouche, et l'autre n'est qu'une vivacité du talent qui a la conscience de ce qu'il vaut. Mais personne ne déplora plus que Viotti les erreurs de la révolution; personne n'en détesta plus sincèrement les excès. Forcé de quitter Londres, son établissement, ses amis, il se retira à Hambourg, et se fixa dans une maison de campagne, à deux milles de la ville. Un Anglais qui ne le connaissait que de nom, M. Smith, informé de sa disgrâce, alla lui offrir sa maison, avec une pleine indépendance, lui annonçant qu'il viendrait seulement tous les dimanches lui demander à dîner. C'est dans cette retraite que Viotti composa les duos si connus par leur dédicace; il les adressait à ses amis absents. *Quelques-uns*, leur disait-il, *avaient été dictés par la peine, d'autres par l'espoir* (8). L'orage soulevé contre lui s'étant calmé, il repassa en Angleterre, où l'amitié le rappelait. Mais quoiqu'il eût vécu vingt ans dans ce pays, il préférait la France, où s'étaient écoulées ses plus belles années. Passionné pour notre patrie, il était dans le ravissement chaque fois qu'il en touchait le sol. Il vint à Paris, en 1802, avec la résolution bien arrêtée de ne pas s'y faire entendre; mais il céda aux instances de ses anciens admirateurs, et de ce qu'il appelait lui-même *la nouvelle couvée*. L'étonnement fut au comble. Sans parler du caractère large de son exécution, du naturel exquis de son jeu, où tout coulait de source, sa qualité de son était si douce et si moelleuse, elle était en même temps si pleine et si énergique, que l'effet en fut exprimé par cette image: *C'est un archet de coton dirigé par le bras d'Hercule*. Viotti revint à Paris en 1814. Le Conservatoire de musique ne fut instruit de son arrivée qu'au moment où il allait repartir. L'administration, qui ne laissait échapper aucune occasion d'entretenir le feu sacré, fit improviser pour lui un concert en quelques heures. Cependant un assez grand nombre d'artistes et d'amateurs ayant pu être avertis à temps, la salle fut pleine. Les élèves ne connaissaient Viotti que par ses compositions, objet de leurs études classiques, sujet de leurs concours annuels. La vue du maître remplit d'enthousiasme toute cette jeunesse; il fut salué par des transports où éclataient l'affection, le respect et la reconnaissance. Profondément

(8) C'est l'œuvre 5.

ému, il serra dans ses bras son ami Cherubini, placé dans la même loge, et les applaudissements redoublèrent. Dans un troisième voyage qu'il fit en 1818, les artistes français, voulant lui donner un nouveau témoignage de leur vénération et de leur attachement, se rendirent chez lui et exécutèrent à grand orchestre une scène composée pour la circonstance. Habeneck l'aîné, auteur de la musique, avait eu l'heureuse idée de former les ritournelles avec les plus beaux chants des concertos de Viotti, et ces *solos* furent confiés à Baillot, à qui un tel honneur était dû. La fête avait à la fois le piquant de la surprise et l'intérêt du sentiment. Touché de ce que cet hommage avait de respectueux et de délicat, Viotti fut attendri jusqu'aux larmes. On le pria de jouer. Il y consentit en disant: *Il y a bien des années que je n'ai joué de concertos; mais je veux vous prouver combien je suis reconnaissant*, et il joua en effet un concerto (9). Laissons décrire cet épisode à Baillot, dont la plume n'est pas moins éloquente que l'archet : « Il exécuta ce morceau, » dit-il, avec sa verve accoutu- » mée. Hélas! ce fut le chant du cy- » gne; nous l'entendions pour la der- » nière fois; mais cet adieu était un » début pour la plupart des audi- » teurs. Qu'on imagine, s'il est pos- » sible, ce qu'un tel concours de cir- » constances devait ajouter de gran- » deur au talent de l'artiste et de » pathétique à l'effet du morceau. » Nous avions amené plusieurs de nos » élèves. L'un d'eux, au premier » son tiré de l'instrument par Viotti, » fut tellement ému, qu'il se mit à » fondre en larmes. Bientôt il san- » glota si haut, que nous fûmes » obligés de nous placer devant lui » pour le dérober aux regards de » celui qui captivait notre ame tout » entière, comme ce berger du Pous- » sin, qui cache aux yeux d'Orphée » Eurydice défaillante, pour ne rien » perdre des accents du chantre » divin (10). » En 1819, desireux de se fixer en France, où ses amis résidaient alors, Viotti accepta la direction de l'*Académie royale de musique*. Ce fut le tourment de ses dernières années. L'Opéra déplacé (11) avait perdu ses principaux avantages, et tout devait contrarier les vues d'amélioration, quelles qu'elles fussent. Malheureux de ne pouvoir faire le bien, dont l'idée avait seule pu le soumettre à un tel esclavage, il se débattait contre sa chaîne et soupirait après l'indépendance. « Mon pauvre » talent! écrivait-il à Rode, son dis- » ciple chéri : est-il assez cruel de se » sentir encore dans toute son énergie, » et de ne pouvoir ni toucher son ins- » trument ni composer une note? » Ho! vie infernale! » Et c'est à soixante-six ans que Viotti se sentait encore dans toute son énergie! Il est vrai que ce grand artiste semblait échapper aux injures de l'âge; son talent se mûrissait sans s'affaiblir, et son expression devenait toujours plus passionnée, plus pénétrante, plus dramatique, phénomène dont la première cause résidait dans la perfection même de la méthode, et dans l'excellence d'un genre qui est le type du beau. Viotti venait enfin de retrouver cette liberté si précieuse, et il se disposait à en jouir;

(9) C'est le 29e. et dernier, en *mi* mineur, Lettre *I*.

(10) *Notice sur J.-B. Viotti.*

(11) Il jouait alors dans la salle Favart.

mais il s'était fait illusion sur ses forces; la fatigue et le souci les avaient épuisées. Pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, pour mettre quelques affaires en règle, la mort l'enleva aux arts et à l'amitié, le 3 mars 1824. Il était âgé de soixante-neuf ans. Viotti fut un des hommes les plus favorisés par la nature. Sa tête était d'une forme et d'un volume extraordinaires. Sa figure, plus caractérisée que régulière, était aimable; sa physionomie ouverte, expressive et presque toujours riante; sa taille dégagée et bien proportionnée; son air en tout très-distingué. L'esprit jaillissait de ses yeux ombragés par de longs cils; son front chauve et saillant annonçait le génie (12). Dans sa jeunesse, il se mettait avec élégance, et dans sa vieillesse, avec soin. Ses manières étaient nobles et aisées; il était adroit à tout ce qu'il entreprenait, jouait très-bien au billard, montait à cheval comme s'il n'eût jamais fait autre chose, et réussissait dans une foule de riens qui prouvaient son aptitude à tout. Son organisation privilégiée lui permettait d'être long-temps sans toucher le violon; mais quand il le reprenait, il avait besoin de s'échauffer avant de retrouver son talent; alors il commençait terre-à-terre et s'élevait comme l'aigle. Son éducation avait été soignée; il aimait la lecture; dans sa jeunesse, les ouvrages de J.-J. Rousseau avaient surtout fait ses délices. Avide d'instruction, il suivait les cours de physique de Charles, et s'amusait de botanique. Nous avons entendu dire par le docteur Sue, que plusieurs fois Viotti avait joué devant lui des morceaux de tous genres, exprès pour lui permettre d'observer les mouvements du poignet, s'arrêtant à chaque instant et dans toutes les positions, à la demande de l'anatomiste. Il fréquentait tous les hommes de lettres et les artistes fameux; il était admis dans la société d'Auteuil, chez Mme. Helvétius. Son étonnante sagacité se déploya un jour d'une manière fort extraordinaire. Il était âgé de quarante ans, lorsqu'il passa en Angleterre. C'était l'usage chez ses amis de lire à haute voix les poètes anciens et modernes de toutes les nations; il était assidu à ces lectures. Le tour de Shakespeare étant arrivé, et Viotti connaissant à peine la langue vulgaire, on supposait que les vers du vieux tragique anglais seraient inintelligibles pour lui, et qu'il s'ennuierait; on l'engageait donc à sortir; mais il voulut rester. Comme il avait écouté un certain passage avec beaucoup d'attention, une des personnes présentes le remarqua, et lui demanda ce qu'il avait entendu. Il se recueillit un instant, et la surprise fut générale quand il eut donné, en prose française, une traduction où rien n'était omis. On recommença l'expérience, et le résultat fut le même. Quelque influence qu'on accorde au débit du lecteur et quelle que pût être l'instruction de Viotti, le fait, attesté par un témoin éclairé, n'en est pas moins merveilleux; pour l'expliquer, ne faut-il pas voir dans la poésie, ainsi que dans la musique, une sorte de langue universelle entre les ames élevées, et admettre que, par une relation

(12) Le portrait le plus ressemblant de cet homme célèbre est celui qui a été peint à Londres par Trossarelli, et gravé par Meyer. Le buste exécuté à Paris par le sculpteur Flatters, se recommande également par la ressemblance. Viotti a aussi été peint par Mme. Lebrun qui tient une des places les plus honorables entre les amis à qui sa mémoire sera toujours chère; on reconnaît dans ce portrait le talent auquel est dû celui de Paësiello.

mystérieuse, les êtres accoutumés à sentir l'une ont déjà une prédisposition à comprendre l'autre, dans quelque idiome que ce soit? Amant de son art, il se plaisait à le professer lui-même, et dans les leçons qu'il en donnait, il faisait la guerre à l'exagération, à la fausse expression, à tout ce qui sentait la manière ou la jactance, à tout ce qui était de mauvais goût ou d'un goût mesquin; il était ennemi déclaré du charlatanisme; il voulait que tout fût simple pour que tout fût véritablement grand. La mesure était, selon lui, la première qualité de l'exécutant, et personne peut-être n'a joué en mesure comme lui, c'est-à-dire, n'a su concilier au même point l'aplomb le plus sévère avec l'abandon, la chaleur, l'audace, la passion. Le mouvement d'un morceau lui paraissait en être la physionomie, et depuis l'invention du *métronome*, il a eu soin de désigner, pour la plupart de ses compositions, sous quel degré de l'instrument l'exécution devait avoir lieu. Dans les derniers temps de sa vie, il a parlé à plusieurs personnes d'un ouvrage élémentaire pour le violon, dont on ne saurait trop regretter la perte. Sa conversation était enjouée, animée; il peignait en racontant; chaque mot faisait image. Il avait la repartie vive. Le ministre Calonne lui ayant demandé quel était le violon le plus juste, *Celui qui est le moins faux*, répond Viotti. Il se présentait devant le public avec respect, mais avec confiance. Dans un des concerts spirituels où il avait joué, quelqu'un s'avisa de lui demander s'il tremblait quelquefois: *Oui*, répondit-il, *quand j'ai la fièvre.* Puppo, dont il estimait la personne et le talent, se vantait d'être élève de Tartini; il n'en était rien. Viotti pria La Houssaye, véritable élève de Tartini, de jouer dans la manière de son maître, et il dit à Puppo: *Mon ami, écoute bien La Houssaye, et tu auras une idée du jeu de Tartini.* Personne n'était plus porté que Viotti à rendre justice au mérite; après qu'il eut entendu Gaviniès, il le nomma le *Tartini de la France.* Il avait la plus haute opinion de son maître, et disait de lui, *C'est un Jupiter.* Pugnani, voulant un jour témoigner sa satisfaction à son élève, encore jeune, prit le violon de celui-ci, et le plaça dans son propre étui; Viotti avouait que cette distinction lui avait fait éprouver une ivresse de bonheur. Il a pu se tromper dans quelques-uns de ses jugements sur Haydn, sur Mozart, sur Gluck, ce qui tenait à une sorte de religion musicale qu'il s'était faite; mais il ne s'exprimait qu'avec enthousiasme sur les symphonies du premier, assignait au second la suprématie de la scène, et s'exaltait en parlant de plusieurs ouvrages du troisième; le buste de Gluck était toujours dans son cabinet de travail. Mille traits de bienfaisance prouvent à quel point il était bon et obligeant. Il remarqua un jour, à Paris, trois petits Allemands qui jouaient du violon dans les rues. Frappé des dispositions de l'aîné, il le demanda à sa mère, pour le faire travailler chez lui, et il ne s'en détacha ensuite que parce qu'il le rencontra une autre fois recommençant son métier de vagabond. Son caractère, vif et fier, était en même temps d'une simplicité qui allait jusqu'à la bonhomie. Le particulier qui lui offrit sa maison de campagne près de Hambourg aimait à faire de la musique; d'honnêtes artisans, habitants du village, remplissaient les parties; Viotti en accepta

une dans ce singulier quatuor, et jamais son jeu ne fit disparate avec celui des autres concertants. Naïf comme le génie, il n'avait point de force contre les petits chagrins de la vie sociale; il s'en laissait tourmenter, dominer, et souvent il se dépitait comme un enfant. Une existence paisible était son premier besoin; ami de l'ordre, de la règle, il se plaisait dans une vie uniforme; le séjour de la campagne était son paradis. Chez lui, les impressions de la nature étaient ineffaçables. Tous les jours de sa vie, aux approches du coucher du soleil, il se sentait un accablement, ou plutôt un accès de tristesse qu'il n'a jamais pu vaincre. Voici comment le peint Eymar, écrivain souvent déclamateur, mais dont le coloris n'a que de la fraîcheur et de la vérité quand il parle de son ami. « Jamais homme n'attacha tant » de prix aux plus simples amuse- » ments de la nature; jamais enfant » ne sut mieux en jouir. Une violette » qu'il avait trouvée cachée sous » l'herbe le transportait de la joie » la plus vive; un fruit qu'il venait » de cueillir le rendait le plus heu- » reux des mortels; il trouvait à » l'une un parfum toujours nouveau, » à l'autre une saveur plus délicieu- » se. Ses organes si délicats, si sen- » sibles, semblaient avoir conservé » leur virginité. Tantôt, couché sur » le gazon, il passait des heures en- » tières à admirer l'incarnat ou à » respirer l'odeur d'une rose; tantôt » il se mettait en nage en poursuivant » un papillon. Tout à la campagne » était pour cet homme extraordi- » naire un nouvel objet d'amuse- » ment, d'intérêt, de jouissance; » tous ses sens étaient avertis à-la- » fois par la sensation la plus légè- » re; tout frappait son imagination, » tout parlait à son ame, et son » cœur abondait en effusions de senti- » ments. » On lira sans doute avec intérêt le morceau suivant; c'est une note écrite par Viotti lui-même, et qui accompagnait l'envoi du *Ranz des vaches*, noté par lui tel qu'il l'avait entendu en Suisse (13). « Ce » *Ranz des vaches*, dit-il, n'est pas » celui que notre ami J.-J. Rous- » seau nous a fait connaître. Je ne » sais s'il est connu de beaucoup de » gens. Tout ce que je sais, c'est que » je l'ai entendu en Suisse, et que je » l'ai appris pour ne jamais plus » l'oublier. Je me promenais seul, » vers le déclin du jour, dans ces » lieux sombres où l'on n'a jamais en- » vie de parler; le temps était beau; le » vent, que je déteste, était en repos; » tout était calme, tout était analo- » gue à mes sensations, et je portais » dans moi cette mélancolie qui, tous » les jours, à cette même heure, » concentre mon ame, depuis que » j'existe. Ma pensée errait, et mes » pas la suivaient. J'allais, je ve- » nais, je montais, je descendais sur » ces rochers imposants. Le hasard » me conduisit dans un vallon auquel » je ne fis aucune attention d'abord. » Ce ne fut que quelque temps après » que je m'aperçus qu'il était déli- » cieux, et tel que j'en avais sou- » vent lu la peinture dans Gessner; » fleurs, gazons, ruisseaux, tout y » était, tout y faisait tableau et » formait une harmonie parfaite. Là, » je m'assis machinalement sur une » pierre, sans être fatigué, lorsque » tout-à-coup mon oreille, ou plu- » tôt, toute mon existence fut frap- » pée par des sons tantôt précipités, » tantôt prolongés et soutenus, qui

(13) Ce morceau se trouve dans l'*Encyclopédie*, au mot *Ranz des vaches*.

» partaient d'une montagne et s'en-
» fuyaient à l'autre, sans être répé-
» tés par les échos. C'était une lon-
» gue trompe; une voix de femme se
» mêlait à ces sons tristes, doux et
» sensibles, et formait un unisson
» parfait. Frappé comme par en-
» chantement, je sors de ma léthar-
» gie, je répands quelques larmes,
» et j'apprends, ou plutôt je grave
» dans ma mémoire le *Ranz des va-*
» *ches* que je vous transmets ici. J'ai
» cru devoir le noter sans rhythme,
» c'est-à-dire, sans mesure; il est des
» cas où la mélodie veut être sans
» gêne, pour être elle, elle seule. Ce
» chant, noté en mesure, serait dé-
» naturé. Pour le rendre dans son
» véritable sens et tel que je l'ai
» entendu, il faut que l'imagination
» vous transporte là où il est né;
» tout en l'exécutant à Paris, il faut
» réunir toutes ses facultés pour le sen-
» tir en Suisse. » Ou nous nous trom-
pons fort, ou ce style, qui s'approche de la manière de J.-J. Rousseau, fait connaître tout Viotti. S'il y eut jamais talent original, ce fut le sien. Il devait à Pugnani le fond de la méthode; mais l'élégance, la grâce, le pathétique, l'entraînement, la poésie, le sublime, il n'en fut redevable qu'à lui-même. Viotti ne voyait pas dans la musique un amusement frivole; il ne pouvait la concevoir dépouillée des idées de grandeur, et ne lui permettait pas les caprices qui séduisent le vulgaire; l'art n'était plus rien à ses yeux, s'il cessait d'être grand. Dépositaire de la lyre moderne, il ne souffrit jamais qu'elle se dégradât entre ses mains, et son génie la porta au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre; mais ce génie n'était mû que par la sensibilité. Les sentiments de Viotti, heureux ou malheureux, produisaient toutes ses inspirations; il ne cherchait pas ses idées; elles lui venaient de la disposition de son ame; c'était l'homme de la nature. De là cette naïveté qui fait le charme de tous ses ouvrages, et qui leur imprime un cachet d'individualité. Il avait adopté la maxime de Tartini, *Per ben suonare, bisogna ben cantare.* Aussi écoutait-il les chanteurs avec un extrême intérêt, et il s'appropriait habilement leurs plus belles intentions. Dans la musique moderne, il donnait la préférence à celle de Boccherini, dont la mélodie est toujours claire, pure et expressive. Mozart eut aussi pour le même auteur une semblable prédilection, mais elle était moins exclusive. Dans l'ancienne musique, Viotti prisait particulièrement les sonates de Ferrari, classiques pour le violon, et sur lesquelles il s'était le plus exercé. Les ouvrages gravés de Viotti sont : *vingt-neuf concertos* pour violon; *deux symphonies concertantes* pour le même instrument; *trente-six duos* de violon, dont font partie ceux qu'il a dédiés à ses amis, ainsi que *six sérénades* pour deux violons, ou pour piano et violon, ou pour piano et flûte; *vingt-un trios*, parmi lesquels on trouve les trois arrangés par Cherubini pour piano et violon; *dix-sept quatuors*, dont deux sont des concertos mis en quatuors par l'auteur lui-même; *trois divertissements* ou *nocturnes* pour violon et piano; *un concerto* pour piano, lequel, arrangé ensuite pour le violon et désigné par la lettre C, est connu sous la dénomination de *John Bull*, parce qu'il a été fait pour le peuple de Londres et dans le goût du public anglais; enfin, *une sonate* pour le piano. Viotti improvisait avec facilité; rien n'était comparable aux

traits inattendus qui s'échappaient de sa lyre dégagée d'entraves; c'était la noblesse du style qui lui était propre, avec le charme de la spontanéité. L'histoire de l'art conservera le souvenir des improvisations qui avaient lieu quelquefois entre lui et cette illustre Euterpe française, sous les doigts de qui le piano a pris une ame nouvelle, et qui a su joindre à la plus profonde expression toutes les richesses de l'harmonie. Il était curieux de voir ces deux génies, luttant de verve, se deviner ou se répondre, se dominer ou se réunir tour-à-tour, et dans un soudain échange d'intentions exprimées aussitôt que senties, tantôt éblouir par des éclairs de talent, tantôt attendrir par la douce voix du sentiment, ou inspirer l'enthousiasme par des accents sublimes (14). Telle fut l'influence de Viotti sur l'école, que tous les grands violons de l'époque sont réellement ses élèves, dans le même sens que tous les grands peintres de nos jours sont les disciples de David. Parmi les artistes qu'il a lui-même formés, nous devons placer en tête Rode, son ami, son plus illustre élève, qui le visita dans l'étranger, qui ne cessa d'être en correspondance avec lui, et dont l'affectueuse obligeance nous a procuré la plupart des détails biographiques qu'on vient de lire. Nous citerons Libon, dont le talent fait encore l'ornement de nos concerts; Alday, Labarre, Rohberechts, que Viotti fit venir à Londres, et qu'il amena ensuite avec lui à Paris; Cartier, qui a contribué à maintenir les traditions classiques par plusieurs ouvrages consacrés au violon, et qui s'occupe en ce moment d'une histoire spéciale de l'instrument; etc. Ce dernier a fait frapper une médaille en l'honneur de son maître (15). Un hommage non-moins honorable, rendu à sa mémoire, est la *Notice* que Baillot a distribuée à ses élèves et à ses amis, le jour anniversaire de la mort de Viotti, écrit excellent, où nous avons puisé, pour la rédaction de cet article, comme à une source aussi pure qu'abondante; oraison funèbre d'autant plus digne du grand artiste qui en est l'objet, qu'elle est elle-même l'ouvrage d'un grand artiste.

(14) Voir le chapitre de l'*Improvisation*, dans le *Cours complet pour l'enseignement du forté-piano*, par Mme. la marquise de Montgeroult, ouvrage qui doit faire époque dans les annales de la musique.

(15) On voit d'un côté l'effigie de Viotti, et au-dessous un violon avec l'archet en sautoir. De l'autre côté est une gloire; les noms des œuvres de Viotti sont inscrits, suivant une disposition divergente, dans les intervalles entre les faisceaux de rayons, et dans le centre on lit cette devise : *Nec plus ultrà.*

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN Nº 16.